

A black and white portrait of Jürgen Habermas, an elderly man with white hair and glasses, wearing a dark suit jacket over a collared shirt. He is looking slightly to the right of the camera with a thoughtful expression. The background is dark and out of focus.

Stefan Müller-Doohm

**Jürgen  
Habermas**

Une biographie

Gallimard



JÜRGEN HABERMAS

Une biographie



STEFAN MÜLLER-DOOHM

JÜRGEN  
HABERMAS

Une biographie

TRADUIT DE L'ALLEMAND  
PAR FRÉDÉRIC JOLY

*nrf*

GALLIMARD

*Konrad R. Müller / Agence Focus, Hambourg : illustration page 15.*

*© Suhrkamp Verlag Berlin, 2014, pour l'édition originale.*

*© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.*

*Couverture : Photo © SZ Photo / Regina Schmeken / Bridgeman images.*

*Pour mon épouse, Heidlind*



## Avant-propos

« Personne n'est justifié à se comporter  
à mon égard comme s'il me connaissait. »

Robert WALSER<sup>1</sup>

Ces dernières décennies, Jürgen Habermas a été présenté de très diverses façons : « défenseur de la modernité » et « grand maître de la communication », « conscience publique de la culture politique » allemande et « Hegel de la République fédérale », « Éminence-sur-le-Main<sup>2</sup> », « forte tête francfortoise » et « Praeceptor Germaniae », pour ne citer que quelques-unes des formules qui ont pu être utilisées à son endroit<sup>3</sup>. Que l'on puisse poursuivre sans difficultés cette litanie de qualificatifs, qui d'ailleurs ne sont pas entièrement flatteurs, témoigne de la haute « valeur informationnelle » attachée par les médias à la personne de Habermas. Et cela montre, eu égard notamment à l'impact de sa parole de savant et d'analyste critique des temps présents, qu'il ne souffre en vérité d'aucun déficit de publicité. Pourquoi donc consacrer une biographie à cette personnalité, et *a fortiori* une biographie qui ne se focalise pas sur l'homme privé Jürgen Habermas (plutôt méconnu), et qui n'a pas plus pour objectif d'ériger un monument à un « maître-penseur » à l'occasion de son quatre-vingt-cinquième anniversaire ? Après tout, nous vivons à une époque dont Habermas lui-même dit qu'elle a tout aussi peu besoin de héros que d'antihéros. Ce qui a poussé le sociologue dans les bras de la recherche biographique et l'a incité à s'essayer de nouveau à la tâche de biographe<sup>4</sup>, c'est la conviction que les traces visibles d'une existence comme celle de Jürgen Habermas permettent, et d'une façon tout particulièrement pertinente, d'étudier la dialectique de l'individu et de la société, qui est pour ainsi dire l'objet ultime du mode d'observation sociologique depuis ses débuts. Comment la personne devient-elle un individu dans

ses rapports quotidiens avec les autres, un individu qui n'est en mesure de donner unicité et spécificité à sa biographie qu'à la condition de se confronter à son temps et, dans son temps, avec autrui ?

La tentation est à coup sûr grande de dépeindre précisément *cette* existence comme l'histoire d'une réussite exceptionnelle. Mais procéder ainsi ce ne serait pas seulement retoucher des zones d'ombre après tout en partie connues de cet itinéraire : cela parlerait également contre la vie qu'a menée Habermas, qui, en tout cas à première vue, est une vie bourgeoise, conventionnelle. Habermas, dans les conversations, a toujours souligné que son parcours plus ou moins rectiligne n'avait en rien tranché avec la trajectoire historique de sa génération, et n'avait pas excédé le cadre des possibilités alors réservées aux individus afin qu'ils réalisent leurs ambitions personnelles dans les conditions d'une liberté retrouvée. Que l'on prenne au pied de la lettre cette description de l'intellectuel par lui-même, et l'on en déduira alors sans doute que cette vie a suivi son cours en franchissant une étape après l'autre, passant de période en période, comme le suppose justement une biographie normale. Cette trajectoire, il est vrai, se caractérise par une conduite de vie sans aspérités, et qui a pu s'appuyer sur des conditions d'existence pour l'essentiel assurées : enfance, école, études, mariage, enfants, profession, etc. Et l'on discerne également dans cette existence, comme dans celles des autres hommes, des ruptures, des revers et des césures. Où réside donc l'unique de cette trajectoire existentielle — l'exceptionnel dans l'ordinaire ?

Sans doute l'exceptionnel de cette carrière saute-t-il aux yeux ; avec ses monographies et nombreux articles, recueillis en volumes, traduits dans plus de quarante langues, Habermas s'est acquis, en tant qu'homme de science, une réputation nationale et internationale plus que considérable, et, en tant qu'auteur, il a trouvé un écho qui excède de loin le monde académique. Un tel constat conduirait aisément à en déduire que sa biographie devrait au fond être celle de son œuvre. Mais si cette vie fascine, c'est qu'elle est loin de se résumer à une pile de livres savants. En effet, cet homme a toujours plus quitté l'espace protégé de l'univers académique pour endosser le rôle du polémiste pugnace, et peser de cette façon sur l'histoire des mentalités de l'Allemagne — et il est permis d'ajouter qu'il a bien pesé sur elle. Dans cette mesure, la reconstruction des événements biographiques est en quelque sorte la ligne de basse continue des véritables axes principaux de cette biographie, qui sont : d'une part la description des allers-retours sinueux entre activité professionnelle principale et activité seconde, et d'autre part l'interdépendance pouvant se constater entre les évolutions dans la pensée du philosophe et les interventions de l'intellectuel public dans le contexte des événements de son temps.

Quelle que soit la manière du biographe, quels que soient ses choix, il se rend coupable de présomption. Et il lui faut le revendiquer. En effet, la recherche et l'écriture biographiques supposent nécessaire-

ment une part d'indiscrétion ; et, après tout, il est même permis de présenter la recherche biographique comme un acte hostile. Le biographe ne peut procéder autrement, il lui faut faire des vies privées l'objet de son regard indiscret. Plus encore : il fouille dans les existences dont il a fait son objet de travail, et il doit en même temps, et de son propre chef, décider de quels événements il lui faut traiter dans le détail, quels autres doivent être simplement évoqués, et quels autres encore écartés sans hésitation. Il doit donc décider quels moments de l'existence en question doivent être enjambés, quelles implications doivent être négligées, et décider de l'opportunité et du moment où combler les « blancs » de cette vie au moyen de ce que Theodor W. Adorno a appelé l'« imagination exacte ».

Le biographe, à ces moments-là, n'est pas si éloigné du romancier. Comme le personnage principal du roman de Max Frisch *Le Désert des miroirs*, lui aussi cherche à tâtons dans l'obscurité la signification exacte des aperçus auxquels il est parvenu en jetant un regard rétrospectif sur la vie qu'il étudie — en se demandant à leur propos « que s'est-il réellement passé ? ». Afin de se confronter à un itinéraire existentiel, à ses ruptures et à ses apories, le biographe se comporte comme le héros du roman de Frisch, qui simule la cécité : « Je m'imagine<sup>5</sup>. » Et c'est alors que débute la recherche de l'histoire de l'histoire, une quête au fil de laquelle le biographe a un avantage par rapport au romancier, puisqu'il peut s'appuyer, lui, sur un corpus de sources qui le guident au fil du récit.

En conséquence, une biographie peut au mieux prétendre à une certaine crédibilité, mais jamais à la certitude absolue. L'ambition de rendre compte dans une biographie du déroulement d'une existence réelle, jour après jour, ne serait-ce qu'à une échelle réduite, est à mon avis vouée d'avance à l'échec. C'est pourquoi la présente biographie ne nourrit aucune prétention à la vérité ultime. Elle décevra par conséquent une attente communément entretenue par de nombreux lecteurs d'ouvrages de ce type — que le biographe leur permette d'entrer en contact, de façon pour ainsi dire directe, avec l'objet de sa curiosité, ou leur offre même des révélations sensationnelles à son propos.

Le présent ouvrage met en lumière l'existence et les évolutions marquantes de la pensée de Jürgen Habermas, et il rompt avec cette illusion consistant à croire et faire croire qu'il serait possible de saisir l'essence authentique de la personne à la manière d'un portrait. Au lieu de cela, cette étude biographique est faite de niveaux de lecture distincts. Pour le dire très simplement : il sera question en premier lieu des faits et en second lieu de l'acteur/auteur de ces faits. Je lis avant tout les traces laissées par l'auteur Habermas au sens le plus large du terme, à savoir en tant que philosophe *et* en tant qu'une incarnation de cette espèce d'intellectuels qui font pour ainsi dire avancer la politique en tant qu'acteurs/auteurs de faits.

Les lieux institutionnels où se lisent ces traces sont naturellement

les archives, parmi lesquelles mes propres archives Habermas, qui se composent d'un ensemble de sources tenues pour significatives et qui ont été systématiquement remises à jour au fil des années. Cet ensemble comprend les publications accessibles de Habermas, des parties de sa correspondance, des entretiens et ébauches de textes à caractère autobiographique, ainsi que la majeure partie de ses articles publiés dans des quotidiens, des hebdomadaires, et des magazines culturels depuis 1953. S'ajoutent à cela un fonds de photographies et d'autres illustrations, ainsi que de nombreux comptes rendus d'entretiens menés avec des compagnons de route et autres contemporains-témoins<sup>6</sup>. Les modalités ayant présidé au choix, au regroupement systématique, puis à l'exploitation des sources contenues dans ces archives personnelles, ainsi que des autres sources tirées d'autres archives, ont été dictées par un questionnement qui a en fait sous-tendu en permanence ce travail biographique, et qui peut être résumé ainsi : comment Habermas devint-il d'une part le philosophe de la raison communicationnelle et, d'autre part, un intellectuel public influent ?

Pour ce qui est de la pratique de la discussion de l'intellectuel, je ne focalise pas mon attention sur la personnalité de Habermas, mais sur ses interventions concrètes dans l'espace public. La question de savoir comment évoluent les clivages qui se constituent au fil des luttes destinées à s'attirer l'attention de l'opinion publique et imposer l'interprétation gagnante — luttes auxquelles Habermas a toujours plus participé, et qu'il a même en partie déclenchées — en est un aspect essentiel. Je me demande en outre quels moyens discursifs ou quelles stratégies politico-intellectuelles le protagoniste de ces controverses intellectuelles a mobilisés et mobilise. Et je me demande enfin comment prend forme, dans les processus des interventions intellectuelles, le positionnement de Habermas, dont on considère qu'il est un *leader d'opinion* du camp libéral de gauche, pour autant qu'il soit possible de l'appeler ainsi.

L'action conjuguée de la réflexion philosophique et de l'intervention intellectuelle, qui caractérise l'activité de Habermas, donne donc sa structure à cette biographie. Celle-ci renonce presque entièrement à une perspective purement centrée sur l'itinéraire individuel, et n'abuse pas non plus des spéculations — j'ai ainsi évité de me demander ce que Habermas avait bien pu « penser » ou « ressentir » à telle ou telle occasion. Cette biographie a plutôt pour ambition d'illustrer les interdépendances de l'histoire personnelle et de l'histoire de l'œuvre dans le contexte de l'histoire contemporaine.

Mais quelles sont en même temps les implications du positionnement du biographe par rapport à son objet de travail ? Le défi de l'écriture biographique consiste sans aucun doute à avancer sur une corde raide, entre proximité et distance, entre la perspective externe de l'analyse neutre et la perspective interne de l'interprétation herméneutique et de la compréhension empathique — un exercice de corde

raide qui ne peut être mené à bien qu'à la condition de faire preuve de sollicitude et de montrer une certaine capacité d'identification. Bien sûr, il m'a fallu aussi trouver mon propre chemin, entre prise de distance et rapprochement. Frayant ce chemin-là, j'ai tenté de dégager de la pelote de cet itinéraire existentiel des fils bien précis, avec pour ambition de souligner l'intrication comme le déroulement de ces lignes de vie. Ce récit sera pour l'essentiel chronologique, mais il m'arrivera d'opérer des sauts en avant et des retours en arrière, ou encore d'anticiper certains événements, et ce, afin de mettre l'accent sur des connexions qu'un déroulement strictement chronologique aurait autrement dissimulées. Quant aux thématiques qui ont occupé Habermas sa vie durant, qu'il a pour ainsi dire fixées et passées au microscope afin de pouvoir les examiner plus exactement, je les aborde avant tout lorsqu'il est question des continuités et des discontinuités de l'évolution de la théorie habermassienne, en m'abstenant ici le plus possible d'interprétations personnelles. Je laisse alors parler les enregistrements originaux.

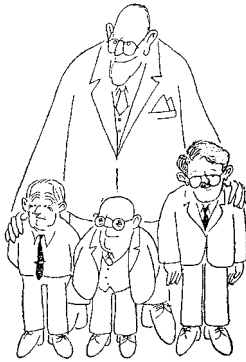
Il me reste enfin à préciser que cette biographie s'est, d'une certaine manière, fixé ses propres limites. Tout ce qui relève du strictement privé et de l'intimité en a été écarté lorsque les éléments en question ne contribuaient en rien à éclairer la compréhension de la philosophie et de la pratique intellectuelle. Et la fin de cette biographie est naturellement ouverte. Car elle traite d'une *vie* et d'une *œuvre en devenir perpétuel*.



## *Prologue*

### L'AUTRE PARMIS SES SEMBLABLES

« Il est vrai que je ne partage pas les postulats de base de la "théorie critique" tels qu'ils ont pris forme au début des années 1940<sup>1</sup>. »



SALUTATIONS IRONIQUES D'UN CARICATURISTE À L'OCCASION D'UN ANNIVERSAIRE. À strictement parler, Jürgen Habermas ne fait pas partie de ce portrait de groupe, devenu célèbre, donné par le dessinateur, poète, et musicien de jazz Volker Kriegel, qui était entré en contact avec les personnages en question lors de son cursus d'étudiant à Francfort, dans les années 1960. Dans cette caricature, publiée en 1969 dans l'hebdomadaire *Publik*, la taille surdimensionnée du personnage représentant Max Horkheimer saute aux yeux, de même que sa manière de rassembler « sous ses ailes », d'un geste paternaliste,

trois personnalités tout à fait importantes, mais ici réduites à la taille de nains : Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno et Jürgen Habermas. Le message délivré par ce dessin, signifiant que ces quatre-là forment ensemble le quadrigue de la théorie critique, ne peut que prêter à ironie. Il est certain que Horkheimer, « *spiritus rector* » de la théorie critique élaborée à Francfort, et qui, au dire d'Adorno, montrait une « certaine appétence pour les rapports de force<sup>2</sup> », imprima sa marque sur la science de son temps. C'est à lui que nous devons la formule frappante de « théorie critique ». Mais il ne fut en rien le mentor désintéressé de ces trois esprits que tout opposait, et qui, s'ils se retrouvèrent sous le toit de l'Institut für Sozialforschung — l'Institut de recherche sociale de Francfort —, ne furent jamais du même avis sur quoi que ce soit. Ces esprits ne constituaient en rien une communauté de pensée unie à la vie à la mort, et *a fortiori* une communauté rassemblée autour d'un « chef » charismatique, comme avaient pu l'être, par exemple, le cercle réuni autour du poète Stefan George, ou encore celui des existentialistes parisiens, rassemblés autour de la personne de Jean-Paul Sartre. Ils étaient au lieu de cela des représentants autonomes et très opiniâtres de différents modes et styles de pensée n'appartenant qu'à eux. Un dénominateur commun pouvait néanmoins se constater entre eux, même s'il n'était que de modeste importance : tous campaient sur une position consistant à élaborer une critique destinée à éclairer des évolutions sociales qui, de leur point de vue, étaient malencontreuses.

Il serait à coup sûr déplacé de se contenter de présenter Habermas, qui dépassait Marcuse et Adorno d'une bonne tête — non pas seulement sur ce dessin, mais aussi dans la réalité —, comme un dissident de ce quatuor de philosophes et sociologues. Malgré tout, et réflexion faite, il peut être présenté à bon droit comme l'autre parmi ses semblables. Habermas est plus jeune d'environ trois décennies que ceux qui ont joué pour lui, et de fort différentes manières, le rôle de modèles intellectuels ; il appartient donc à une autre génération. Il n'est pas issu d'une famille juive comme ses trois aînés, mais d'une famille protestante. Si son enfance et son adolescence se sont déroulées sous le règne du national-socialisme, il n'a pas eu à souffrir — contrairement aux autres — la persécution raciste et politique, ni le destin de l'exil. Il existe entre ces intellectuels juifs de gauche et Habermas une autre différence significative, relevant de la trajectoire biographique : Habermas ne s'est jamais considéré comme un marginal — en dépit de son handicap langagier dû à une fente palatine d'origine génétique. Sa trajectoire personnelle, qui l'a amené à devenir un *Homo politicus*, trouve plutôt en grande partie son origine dans ses expériences des lendemains immédiats de la Seconde Guerre mondiale. La fréquentation, avant toute chose, de l'*establishment* politique de la jeune République fédérale, le legs de ce régime criminel qu'était le régime national-socialiste, ainsi que les carences qui mena-

çaient alors d'affliger les formes de vie démocratiques laborieusement instaurées en Allemagne, ont tout particulièrement joué ici un rôle décisif. Mais le fait d'avoir toujours adopté, et d'adopter encore une distance critique vis-à-vis des situations sociales et politiques dont il était le témoin, n'a tout de même pas empêché Jürgen Habermas de se considérer constamment comme un participant actif aux événements sociaux et politiques de son temps. Il est donc impossible de parler à son propos d'un sentiment fondamental de non-appartenance ou de marginalité — cette très caractéristique conscience d'*outsider* dont ne se sont jamais défaits Adorno ou Marcuse, par exemple. Lors d'une conversation menée dans le cadre de l'écriture de cette biographie, Habermas a reconnu que sa vie s'était en somme déroulée de façon très peu spectaculaire<sup>3</sup>. Et de fait : nous sommes ici en présence d'une existence qui n'a pas connu de tournants ni de discontinuités de grande importance, d'une vie caractérisée en premier lieu, d'une part, par une carrière académique jalonnée de succès et, d'autre part, par une implication énergique dans les événements politiques de son temps.

Alors qu'Adorno et Marcuse avaient dû à l'occasion lutter pour obtenir les faveurs de Horkheimer, qui tirait profit de cette situation de concurrence en faisant preuve d'un sens stratégique pour le moins aiguisé, Habermas s'est tout de suite attiré, dès son arrivée à l'Institut für Sozialforschung de Francfort — à nouveau installé dans cette ville après les années d'exil —, le mécontentement très vif de son directeur. Celui-ci se formalisa non seulement du projet théorique du nouvel assistant — qui visait, dans une intention pratique, à une adaptation du marxisme en tant que philosophie de l'histoire —, mais aussi de son engagement politique. Dans l'Allemagne de l'après-guerre, une Allemagne de la restauration, Horkheimer menait une politique qui n'était en rien partagée, du moins à première vue, par la majorité des membres de l'Institut — une politique tout en discrétion ostentatoire, et qui se montrait difficilement conciliable avec le non-conformisme et les visées progressistes, marxistes et critiques qui avaient été celles de l'Institut avant la fuite obligée loin de l'Allemagne nazie.

Si Habermas a été à cette époque l'autre parmi ses semblables, c'est sans doute, avant tout, parce qu'il n'a jamais envisagé comme un programme bien précis ce qui, plus tard, au milieu des années 1960, devait être appelé partout dans le monde « l'école de Francfort ». « À mes yeux, a-t-il reconnu lors d'un entretien, il n'y avait là aucune théorie critique, aucune doctrine pouvant prétendre d'une façon ou d'une autre à la cohérence<sup>4</sup>. » Cette époque-là ne donnait pas le choix : il lui fallut trouver sa voie en s'appuyant sur des livres et des articles qui, jusqu'à la fin des années 1960, n'étaient que d'un accès difficile, diffusés comme ils l'étaient de très médiocre façon. Les études de l'Institut et de ses membres datant des années de la république de

Weimar ainsi que de l'époque de l'émigration aux États-Unis, des études qui ouvraient de vastes perspectives, « étaient inaccessibles. Horkheimer craignait beaucoup que nous allions fouiller dans les tiroirs » où étaient classés les exemplaires de la *Zeitschrift für Sozialforschung*, la revue de l'Institut, qui avait accueilli l'ensemble de ses travaux réalisés entre 1932 et 1941 — des travaux qui avaient pleinement justifié que leur soit accolé le concept originel de théorie critique<sup>5</sup>. Toutefois, Habermas ne se laissait pas intimider ; car qui voulait se procurer cette revue légendaire, « ce continent englouti<sup>6</sup> » de l'héritage révolutionnaire, le pouvait : en l'occurrence dans les murs d'une institution voisine, l'Institut für Politische Wissenschaft, l'Institut de science politique, qui abritait la chaire de Carlo Schmid<sup>7</sup>. C'est que l'assistant de Schmid, Wilhelm Hennis, avait acheté auprès d'un bouquiniste parisien la collection entière de la revue, et l'avait intégrée à la bibliothèque de cet institut. Ce que Habermas put y lire a, comme il le dit lui-même, « considérablement aiguisé » le regard qu'il portait « sur le fragile rapport de la démocratie, de l'État et de l'économie<sup>8</sup> ».

Au début des années 1970, influencé entre autres par la philosophie du langage anglo-américaine, Habermas s'est pourtant mis à développer son propre paradigme de la raison et de l'agir communicationnels, et à abandonner le sentier de la théorie critique tel qu'il avait été emprunté par les représentants de la première génération de l'école de Francfort. Dès lors, sa philosophie s'est concentrée sur la tâche consistant à « élucider les conditions dans lesquelles les questions aussi bien morales qu'éthiques peuvent se voir rationnellement apporter des réponses par les personnes y étant impliquées elles-mêmes<sup>9</sup> ».

DIVERGENCE ET ASSIGNATION. Lorsque parut pour la première fois la caricature de Volker Kriegel, Habermas était tout juste quadragénaire. À cette date-là, il avait déjà parfaitement pris conscience des carences de la théorie critique classique, et travaillait à la fondation de son propre programme philosophique. On parle souvent d'une stricte continuité de l'école de Francfort, d'une première à une troisième génération, mais une telle idée se révèle plutôt inexacte lorsque envisagée à la lumière du cas Habermas. Le fait qu'il soit tout de même perçu comme le représentant de cette école s'explique de façon assez triviale : à la fin des années 1960, il enseignait depuis plusieurs semestres déjà au département de philosophie de la Johann Wolfgang Goethe-Universität de Francfort, au titre de professeur titulaire de philosophie et de sociologie. Et il y occupait l'ancienne chaire de Max Horkheimer ; l'ironie de l'histoire avait en effet voulu que Habermas lui succède. Dans un entretien avec Wolfram Schütte et Thomas Assheuer datant de juin 1993, Habermas, interrogé par ces derniers sur le fait qu'il était identifié à une école et une théorie, décrit comme suit la position qui était la sienne à l'époque : « Les étiquettes que l'on accole aux théories en disent plus sur l'histoire des malentendus

et de leurs conséquences que sur les théories elles-mêmes. Cela vaut aussi pour des mots-clés comme “discussion” ou “communication exempte de coercition”. Si vous entendez résumer de façon très frappante les conclusions auxquelles parvient une théorie, alors il vous faut au moins les relier aux problématiques qui sont à l’origine de l’élaboration de cette théorie. Je suis parti du noir absolu de la théorie critique des débuts, qui avait traité des expériences du fascisme et du communisme. Même si la situation qui était la nôtre après 1945 était différente, ce fut ce regard sans illusions jeté sur les forces motrices d’une dynamique sociale autodestructrice qui m’a conduit en premier lieu à partir en quête des sources d’une solidarité de l’individu avec les autres individus, solidarité qui ne s’était pas encore totalement ensablée<sup>10</sup>. »

Au lieu de vivre sur l’héritage de la théorie critique, Jürgen Habermas a entrepris de la transformer, donnant à la théorie sociale une forte inflexion : celle de la théorie communicationnelle. Son point de départ est le potentiel de raison propre à la pratique langagière ; sa visée et perspective l’idée d’intersubjectivité, une intersubjectivité intacte en tant que « l’anticipation de relations symétriques permettant en toute liberté une reconnaissance réciproque. [...] À cela s’associe le sens moderne d’un humanisme qui a depuis longtemps trouvé son expression dans les idées de la vie consciente d’elle-même, de la réalisation de soi authentique et de l’autonomie, humanisme qui ne se fige pas dans l’affirmation de soi<sup>11</sup> ». Alors que l’aspect critique de sa théorie sociale, resté inchangé, se manifeste dans un *moral point of view* consistant à camper sur l’« idée négative de l’abolition de la discrimination et de la souffrance », son modèle théorique postmétaphysique renonce à l’idée, relevant de la philosophie de l’histoire, d’une négativité totale de l’être-là [*Dasein*].

Pourtant, le fait que Jürgen Habermas se voie toujours ramené au cercle entourant Horkheimer et Adorno a à voir, et de façon tout à fait déterminante, avec l’intransigeance de ses interventions politiques dans l’espace public [*Öffentlichkeit*]. Elles lui ont d’abord valu d’être considéré comme un esprit prompt à l’opposition. Parce qu’il s’est imposé tout au long de ces dernières décennies — qui ouvrirent la voie à la libéralisation culturelle et politique de l’Allemagne — comme un intellectuel polémique et comme l’un des interprètes qui donnent le ton du débat public, un lien a été établi entre lui et ces tendances théoriques radicalement critiques qui sont identifiées à la lecture francofortoise de Hegel, Marx et Freud. C’est ce rôle d’activiste politique, d’intellectuel public — de citoyen engagé d’une démocratie constitutionnelle, qui, comme il l’a dit un jour, fait entendre sa voix sans mandat politique aucun —, qui fait de lui le principal représentant de la deuxième génération de la théorie critique. Habermas entend d’ailleurs voir cette activité strictement séparée de son métier d’universitaire et chercheur. Il a ainsi confessé dans un entretien le mécontentement

que lui inspire l'incompréhension de cette stricte séparation : « Ce qui m'agace prodigieusement, ce qui m'affecte même, ce sont les attaques de gens qui ne voient pas, chez moi, ces différenciations des rôles [...]. J'aimerais [...] jouer chacun d'eux de telle sorte qu'ils ne s'occultent pas l'un l'autre<sup>12</sup>. » Et de fait, Habermas n'a pas seulement élaboré une théorie de « la force non contraignante du meilleur argument » : il a également fait lui-même usage, et un usage fréquemment public, de cette raison-là.